

SIX JOURS AU CAMP DE ŁĘCZYCA

par Yosef GOLDBERG, Montreal

À l'été 1939, je travaillais dans la forêt de Łack non loin de Gostynin. Un magnifique bâtiment y a été construit - un sanatorium pour les fonctionnaires émérites du gouvernement polonais. A cette époque, la guerre éclate. Les Allemands étaient encore loin de l'autre côté de la frontière, alors nous avons continué de terminer le bâtiment. Mais les avions allemands nous ont mis au chômage...

Sur le chemin du retour à Kutno, je me suis arrêté à Gostynin. Ici, la population n'a pas du tout ressenti la guerre, car le district de Gostynin comptait un pourcentage élevé de citoyens d'origine allemande et polonaise.

Pendant ce temps, Kutno avait été brûlé. Dans des flammes vives, la distillerie se dressait comme une torche, dont la lumière atteignait Gostynin, à 21 kilomètres de Kutno.

Le lendemain matin, j'ai rencontré l'armée allemande à Kutno. La peur était grande, bien que les

Allemands aient commencé à commercer, même avec les Juifs. Avec les Polonais, ils n'avaient pas de langue commune. Tout s'est bien passé, jusqu'au jour où, deux semaines après l'occupation de Kutno par les Allemands, il y a eu un *oblawa*¹ de tous les hommes de la ville. Ceux qui ont été capturés ont été emmenés à l'église sur le vieux marché. L'église de Kutno était assez grande pour accueillir plusieurs milliers de personnes. Moi aussi j'ai été jeté dedans. A l'intérieur, je suis resté à la porte car il y avait déjà beaucoup de monde. Serré comme des harengs dans un tonneau. L'ambiance générale était que c'était la fin. De toute façon, une bombe suffirait pour en finir avec nous...

Vers 1h du matin, la porte s'ouvrit. Les gens se sont précipités vers la sortie. Comme je me suis retrouvé à la porte, j'ai également été poussé dehors. Dehors, un certain nombre de camions se tenaient prêts. Pas plus de 21 hommes étaient autorisés dans chacun. Des soldats armés

¹ NdT : polonais, "rafle".

surveillaient, pour empêcher la fuite. Personne n'a reconnu où nous étions conduits. Moi-même, originaire de Kutno, connaissant bien tous les chemins, j'ai été surpris de n'en reconnaître aucun. Ils nous ont conduits par des chemins de terre.

Les voitures ont été laissées devant un bâtiment plus grand. Chaque salle peut accueillir jusqu'à 60 personnes. Le soldat avec la bougie à la main (car il n'y avait pas d'éclairage électrique), ordonna un silence absolu jusqu'au matin. Dans le couloir, on entendait le vacarme et les rires des soldats allemands.

La porte s'est finalement ouverte le matin. Avec des cris, nous avons été chassés dans le grand bâtiment, où dans un coin a été trouvé un endroit pour les besoins humains. Tout le monde se précipita sur place. Arrivés là-bas, nous avons été immédiatement repoussés. C'était le signe d'un horrible sadisme.

... Je faisais partie des 60 premiers hommes. Des peintres sont immédiatement apparus avec de petits pinceaux et de la peinture blanche et ont peint des numéros sur la poitrine et le dos du détenu. Mon numéro était le 5 dans la première compagnie.

Et là encore, nous avons été témoins d'un événement horrible : un homme, pas Juif du tout, n'a pas déboutonné assez vite son manteau pour le peintre. Cela a suffi pour que l'homme soit fusillé, pour n'avoir pas ouvert son manteau assez vite. Debout sur la grande place, j'ai d'abord vu combien de centaines de personnes étaient marquées par les chiffres. Sur le bâtiment, je vois une inscription : "Ecole Publique Classique 7 J. Piłsudski à Łęczyca". A cet instant, j'ai compris où j'étais.

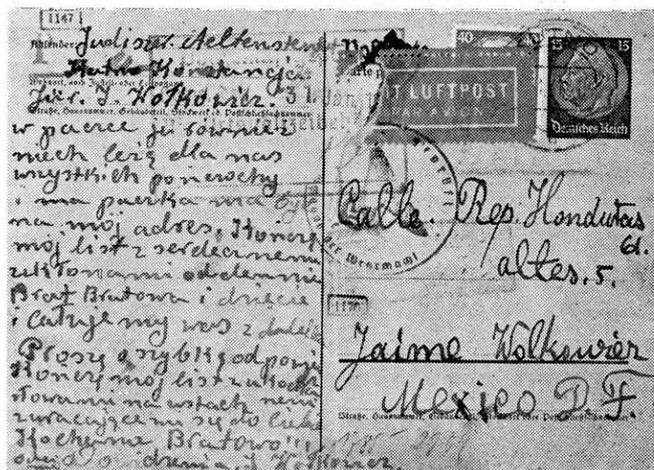
Personne n'a parlé de nous nourrir. Personne ne s'en souciait. Le matin, en rentrant du travail, chacun a reçu trois petites pommes de terre dans un bol, qui ont été immédiatement avalées. La faim était grande.

Le troisième jour, je me souviens, en rentrant du travail, tout le monde a reçu un gros hareng salé, toujours la même chose : personne n'a réussi à laisser un morceau de hareng pour plus tard, ni pour demain. Cela provoquait une soif extraordinaire, mais il était interdit de prendre de l'eau. L'eau était gardée. Encore une fois, les sadiques avaient utilisé leurs connaissances.

Le cinquième jour, nous avons entouré une clôture de fil de fer barbelé. Je me suis tenu sur la clôture avec un marteau et j'ai cloué le fil. Le marteau est tombé de ma main et a touché le SS qui se tenait à proximité. Un peu de sang est apparu sur son front. Je suis resté figé avec le manche du marteau dans la main. L'Allemand a crié. Je restai debout devant lui, tendu. Il a sorti son revolver et a crié "Cours !"... J'ai couru – il n'a pas tiré. Je ne me souviens pas quand j'ai arrêté de courir. Je me souviens juste comment mes compagnons m'ont félicité et a ajouté que je survivrais sûrement à la guerre.

Nous n'avons pas été amenés au travail le sixième jour. Pendant toute une journée, nous nous sommes tenus prêts à chaque appel, sur la place principale de la synagogue.

Nous avons appris que nous allions être renvoyés à Kutno. Soudain, à l'entrée de la place, j'ai reconnu ma femme Pola. Je viens vers elle et elle me donne un paquet... une miche de pain et un survêtement. Elle et deux autres femmes juives ont appris que leurs maris étaient à Łęczyca. Je dis à ma femme que nous serons probablement ramenés à la maison. Elle décide de m'accompagner. Sous la direction d'un civil, nous sommes ramenés à Kutno. Sur la route, il y avait beaucoup d'Allemands. Personne ne nous a ennuyé. Ma femme était à mes côtés et de l'autre côté se trouvait mon cousin, Yoel Goldberg. Ma femme portait un chapeau que je lui avais donné pour que personne ne remarque qu'il y avait une femme parmi tant d'hommes.



Carte postale de Kutno à Mexico – 1940

Sur le chemin de la ville près de la barrière de Łęczyca, on nous a tiré dessus. Personne n'est mort, mais le sang a coulé. Bientôt les lampes éclaircissent la scène, on nous ordonne de marcher en rang par trois, les mains en l'air. Ils nous ont conduits au bureau du commandant allemand dans le "Palace d'Holcman". A l'entrée de la cour, ma femme a été reconnue. Les gardes l'ont arrêtée. Les poches de chacun étaient fouillées, pour s'emparer de ce qu'ils voulaient, sans retenir les coups. J'ai entendu mon nom appelé. L'Allemand a demandé qui était la femme. Je ne pouvais rien dire d'autre que la vérité. Cela a également confirmé ce que ma femme a dit. Ils ont jeté ma femme dehors et moi, les mains en l'air, je suis retourné sur le site. Pendant ce temps, les barbes des Juifs y étaient coupées – jusqu'à la chair. Qu'est-il arrivé à ma femme ? – je ne savais pas.

Après une journée de travail dans la caserne du 37e Régiment d'Infanterie, j'ai été relâché, à condition que je m'enrôle le lendemain matin. À la maison, j'ai retrouvé ma femme.

Mes expériences de ces quelques jours n'ont pas semblé naturelles. Personne n'y a cru. Mon opinion était que personne ne pourrait vivre avec les meurtriers. La seule qui était d'accord avec moi était ma femme Pola. Nous cherchions des moyens d'échapper aux Allemands...